



PARIS AFICIÓN



Dans les corrals de Vic, un Charro de LLen,
corrida du lundi de Pentecôte
(Photo J. B.)



SOMMAIRE

Lundi de Pentecôte à Vic	Page 2
L'édito	Page 3
L'état sanitaire et vétérinaire des toros (Renaud Maillard)	Page 4
L'autruche contre les taureaux (Jean-Pierre Digard)	Page 20
Le coin du libraire	Page 25

Les taurins ont défendu dans la rue le lundi de pentecôte férié

La fête battait son plein. Depuis vendredi soir, les rues du centre ville ne désemplissaient pas, les verres non plus d'ailleurs et cela commençait à avoir un effet douteux. Comme chaque lundi, à Vic, la fatigue apparaissait sur les visages, les tee-shirts maculés évoquaient des nuits agitées et un peu partout, des « mozos » tentaient de retrouver une forme précaire dans le repos.

Un peu plus haut, près des arènes, après la grande journée du dimanche, les controverses allaient bon train sur les prestations du Fundi et les exploits des Criado Holgado. Bref, on aurait pu croire que c'était un lundi d'une feria comme les autres années.

Il se trouve que feu le gouvernement Raffarin, comme chacun le sait, avait décidé que le lundi de Pentecôte ne serait plus férié. Personne n'avait cru à la fable de l'argent versé pour aider à l'amélioration de la « dépendance », tout le monde avait senti une volonté mesquine de casser les 35 heures et de retirer aux salariés une journée de congés.

Les taurins comme les festayres, eux, avaient compris qu'on était entrain de leur supprimer leur grande fête annuelle, celle de Nîmes comme celle de Vic Fezensac.

Cela aurait pu être à Vic, un matin de lundi de Pentecôte comme les autres. Vous savez, le seul matin où il n'y a pas course et où chacun pour les uns, dans la douceur du printemps et des draps tentent de récupérer en rêvant à des naturelles sans fin et des toros de rêve, et pour les autres, couchés sur la bonne terre gasconne, d'un sommeil sonore continuent un verre d'armagnac à la main, à se perdre dans les yeux d'une belle.



Eh bien, cette année, ce ne fut pas comme les autres années...

A 10heures30, un mannequin représentant feu le Premier Ministre fit son apparition et pour le préparer à son périple dans le village fut copieusement emplumé. Les vieux réflexes revinrent et nous partîmes manifester aux cris de « rendez-nous le lundi de Pentecôte tout de suite », d'abord à quelques uns puis très rapidement à plusieurs centaines qui traversèrent sous les hurras des consommateurs, tout le village pour terminer aux arènes où à la fête ne fit que commencer...

A Nîmes comme ailleurs, personne ne s'est laissé faire. Un échec complet de la mesure gouvernementale, j'ai envie de dire, un échec de plus.

C'est pas parce qu'on aime les toros qu'on est des veaux...

1er juin 2005

P. S.

(photo J. B.)



EDITO

Affiches

A l'exception notable des Vendanges nîmoises, la programmation pour 2005 des arènes françaises est aujourd'hui connue ; on dispose donc d'ores et déjà, en tout cas sur le papier, d'un aperçu des caractéristiques de la temporada de ce côté-ci des Pyrénées.

Sans surprise, c'est au niveau du choix des élevages que le contraste avec 2004 est le plus marqué : épidémie de langue bleue oblige, les organisateurs ont dû renoncer aux fers des zones interdites et se reporter en masse sur les élevages de Castille et du Campo Charro. L'avenir dira si ces élevages, souvent peu connus jusqu'à présent, auront réussi leur passage sous le feu des projecteurs ; il dira surtout si l'absence à l'affiche de noms tels que ceux de Miura, Cebada Gago ou Victorino Martín, sans parler de tous ceux de la dynastie des Domecq aura eu une influence sur la fréquentation des arènes et la qualité des spectacles offerts.

Du côté des hommes, en revanche, la continuité prédomine, sans que l'on ait paru chercher chez les toreros le supplément d'attractivité que la disparition de l'affiche des élevages favoris du public aurait pourtant rendu bien utile.

Sans doute se réjouira-t-on de voir souvent César Rincón, au sommet non seulement de son art mais de l'art tout court, ou encore El Cid, promu incontestable « numéro un » du début de saison par ses triomphes madrilènes et lui aussi en passe de prendre place dans le cercle restreint des *figuras del toreo*.

Mais est-il normal qu'au moment où Morante de la Puebla vient, par ses triomphes de Jerez et de Grenade, de prendre place, lui, au rang non plus des *figuras*, mais à celui des mythes authentiques, seuls Dax et Arles offrent au public français une chance de le voir ? Espérons que Nîmes aura à cœur, au moment des Vendanges, de réparer le faux pas de l'annulation de la corrida matinale du lundi de Pentecôte, à laquelle il devait prendre part. Est-il sain qu'alors que, dans un autre genre, El Fandi remplit les arènes, et plus seulement pour ses banderilles, la France l'ignore, à l'exception de Fenouillet et de Béziers ? Est-il logique que les deux derniers triomphateurs des saisons françaises de novilladas, soient, pour l'un, Fernando Cruz, réduit à la portion congrue d'Aignan, Aire et Céret (et devant quels toros !), pour l'autre, Salvador Cortés, purement et simplement absent malgré son succès sévillan d'avril ?

Et l'on ne dira rien de l'ignorance persistante, entre autres, d'un Iván García, d'un Curro Díaz, d'un Antón Cortés, d'un Paulita, d'un Sánchez Vara, qu'il serait pourtant tellement intéressant de voir maintenant aux côtés des maîtres expérimentés. Luis Vilches, qui est de la même génération, a fait sensation à Vic, malgré son peu de renom dans le grand public : d'autres découvertes sont possibles.

L'absence des toros andalous n'explique pas tout ; gageons que le poids de certains agents ou intermédiaires joue aussi, sans compter celui d'un chauvinisme hélas pas toujours bien placé. Ce n'est pourtant qu'au prix d'un redoublement à la fois de réalisme, d'imagination et d'originalité que l'on parviendra à attirer toujours plus de public et à enrayer pour de bon le déclin qui menace la corrida.

Ph. B.
10 juin 2005



Le Coin du libraire

Le Prix Hemingway

Créé à l'initiative de Simon Casas et de Marion Mazauric, le Prix Hemingway vient de célébrer sa première édition. Il récompense « une nouvelle inédite d'un écrivain français ou étranger ayant déjà publié (quel que soit le support) dont le thème sera la tauromachie, son univers ou sa culture. *(extrait du règlement)*

Le lauréat est récompensé par un prix de 3000€ et un abonnement aux arènes de Nîmes pour la temporada de l'année suivante.

Le jury

Laure Adler, journaliste, écrivain, Présidente,
Michel Cardoze, journaliste
Simon Casas, empresa, apoderado et écrivain
Hervé Chabaliér, président général de Capa TV
Marianne Lamour, réalisatrice
Jacques Maigne, journaliste
Marion Mazauric, éditrice
Eddie Pons, dessinateur et réalisateur

Le lauréat 2005 Olivier Deck

43 ans, originaire de Pau, vivant dans les Landes.
Dernier ouvrage paru: Toréer quand même (2004, Editions du Rocher)
A paraître: La Neige éternelle (2005, Albin Michel)

C'est sur la piste des arènes de Nîmes qu'Olivier Deck a reçu son prix, le 14 mai, à l'issue de la corrida.

Il sera membre du jury de l'édition 2006 du Prix Hemingway.
Les Editions Au Diable Vauvert publieront en recueil les nouvelles des finalistes.

Les nouvelles concourant pour le Prix doivent parvenir, avant le 28 février de l'année de remise, à

**L'Association des Avocats
du Diable Vauvert**
La Laune, 30600 Vauvert

Toreo de salón

(extraits)

José Montilla Sánchez était plus chauve qu'un galet de la rivière Manzanares. Pour compenser, il s'était inspiré de gravures anciennes, du temps de Guerrita, et avait laissé pousser une paire de favoris touffus et noirs, soigneusement entretenus, qui lui donnait des airs de torero d'antan. En quelque sorte, il avait inventé bien avant l'heure le métier de visagiste. Plus modestement, il exerçait avec patine le métier de coiffeur dans une échoppe microscopique, quelque part entre Huertas et Atocha. Les clients qui fréquentaient l'établissement n'étaient pas d'une fraîcheur de lotion d'après-rasage et la neige des ans avait dans la plupart des cas recouvert le jais des chevelures. Quand chevelure il restait. José ne comptait parmi ses habitués que des vieux cuirs. S'ils avaient vraiment fréquenté le lieu pour se faire couper les cheveux, les visites auraient cessé depuis longtemps. Pour certains, faute de poil. Pour les autres, quelques mèches résistantes n'auraient pas demandé plus de deux ou trois passages par an. Le rasage, en revanche, justifiait une visite quotidienne. Sauf le dimanche. Mais le dimanche, il y avait souvent une course aux arènes.

Le salon était devenu une chapelle où les fidèles se rendaient chaque jour pour faire leurs dévotions à la vie et à l'amitié, cultiver en compagnie le jardin de la mémoire où couraient des toros braves. Car tous, peu ou prou, avaient été toreros. Disons, à tout le moins: avaient rêvé de le devenir. Un ou deux, quoique aficionados de la première heure, n'avaient jamais avoué leur vocation (ni à eux-mêmes), avant l'âge de la retraite, quand le sens de l'honneur et l'orgueil ne risquent plus grand-chose.

Avant d'être coiffeur-barbier, José avait, lui aussi, foulé le noble sable des arènes. Il en parlait si bien que la clientèle ne se lassait pas de lui redemander les mêmes histoires, qui meublaient les jours de la saison où l'actualité taurine n'appelait aucun commentaire.



Manuel Dominguez Campos Desperdicios (1816 - 1886)

José Montilla Sánchez vivait de peu et le gagnait à peine. Jusqu'au bout du quartier, on se demandait s'il continuait à travailler par besoin ou pour ne pas priver ses amis ni lui-même de leurs discussions rituelles. José avait repoussé dix fois son départ à la retraite. Fermer boutique lui aurait donné l'impression de perpétrer un crime contre l'humanité. [...]

Sous les yeux des copains, il dessinait dans la mousse, avec le rasoir coupe-chou, des courbes longues et suaves, maniant la lame comme une muleta, mettant la jambe entre les genoux du client, tirant le bras, ployant la ceinture. Le tracé impeccable d'une naturelle, d'une trincherilla ou d'un pecho apparaissait en rose tendre sur les joues raidies par l'angoisse. Le public retenait soufflé et vivats pour ne pas effrayer l'inconnu et interrompre la faena (c'était arrivé quelques fois, qu'une ovation salue tout à trac un geste particulièrement inspiré de l'artiste. On avait alors droit à des scènes hilarantes et tragiques de fuite éperdue de l'envoyé céleste, terrorisé). [...]

Olivier Deck